

Extrait de

*Tenir la rue*

Matthias Bouchenot

(Éditions Libertalia)

Plus d'informations sur [editionslibertalia.com](http://editionslibertalia.com)

## PRÉFACE

*Y a-t-il encore quelque chose à dire sur le socialisme français de l'entre-deux-guerres ? Les historiens français et étrangers semblent avoir labouré le terrain en tous sens, du traumatisme de Tours à celui de juin 40, en passant par la genèse, l'apogée et le déclin du Front populaire, l'idéologie de la SFIO, son rapport au marxisme et au pouvoir, son implantation, ses grandes figures, ses « tendances » et leurs affrontements, ses relations avec les frères ennemis communistes, l'organisation des femmes, des jeunes, le renouveau de ses pratiques politiques... Matthias Bouchenot a pourtant choisi de réinvestir cette dernière question, sous un angle différent, celui des groupes d'« autodéfense » mis en place par les socialistes parisiens. Certes, bien des travaux ont mentionné les fameux « TPPS » (« Toujours prêts pour servir ») de Marceau Pivert ou, dans la perspective plus récente d'une histoire culturelle du politique, se sont interrogés sur le sens des affrontements symboliques des années 1930, le rite « soldatique » du poing levé ou ces étonnants défilés de Jeunes Gardes socialistes en uniforme. Mais aucune étude d'ensemble n'a pris pour objet l'autodéfense socialiste en elle-même. Cela peut se comprendre. D'une part, ce n'est pas au parti de Léon Blum que l'on pense spontanément lorsqu'on évoque la*

*violence politique dans la France des années 1930. Le phénomène peut, non sans raison, apparaître marginal. Ensuite, les sources disponibles sont minces et disparates.*

*En choisissant son sujet et en tenant bon malgré les difficultés, Matthias Bouchenot a relevé ce double défi : montrer au lecteur l'importance réelle de la question dans la théorie et la pratique des socialistes français, ou d'une partie d'entre eux, et, pour cela, débusquer la moindre référence à l'autodéfense à travers la presse et les congrès, les archives militantes dispersées dans divers dépôts, les archives policières, les photographies, les livres de souvenirs. Il a pu s'entretenir avec l'un des tout derniers témoins de cette aventure, l'ancien « Jeune Garde » Eugène Boucherie, disparu en janvier 2014, à l'âge de 95 ans. La quête des archives réserve parfois d'heureuses surprises. Dans les papiers de Marceau Pivert, outre le précieux registre des adhérents de sa 15e section SFIO de Paris, il a déniché un document mystérieux : une liste de noms, sans titre ni date, qu'il examine avec soin et à propos de laquelle il conclut, par déduction et par élimination, qu'il pourrait bien s'agir du fichier des TTPS de ladite section. Ce n'est là qu'une hypothèse, mais que le faisceau d'indices avancés suffit à rendre crédible.*

*Quant à l'intérêt de l'étude rendue possible par cette traque obstinée des sources, le lecteur pourra juger sur*

*pièces. La démarche de Matthias Bouchenot a le grand mérite de réintroduire constamment le contexte et la comparaison, d'éviter de considérer l'autodéfense socialiste comme un objet clos sur lui-même. Les adversaires ou les ennemis, communistes ou ligues « fascistes », et même les groupes de défense « amis », comme ceux de Front commun, sont régulièrement convoqués. S'il se limite judicieusement à un territoire donné, la région parisienne, et à une décennie, les années 1930, l'auteur n'oublie pas de mentionner, à défaut de pouvoir les analyser, les réalisations provinciales et les modèles étrangers, ni de rappeler l'importance de l'héritage de la séquence 1909-1914. La chronologie se dégage nettement. Au sortir des années 1920, où les socialistes subissaient la violence politique sans se donner les moyens d'une riposte collective, commencent les premiers essais d'organisation de groupes de défense. Mais c'est bien au lendemain du 6 février 1934 que la question est perçue comme un enjeu majeur dans la course de vitesse que se livrent désormais, aux yeux de bien des militants, socialisme et fascisme, dans une atmosphère de tension extrême. La « vieille maison » assume alors la mise en place, le financement et le développement de groupes de combat d'inspiration indiscutablement militaire, tant par leur organisation hiérarchisée, leur entraînement et leur discipline interne, que par la mise en scène de jeunes gens en uniforme, défilant poing dressé ou massés, bras croisés, au pied des tribunes. La dimension symbolique de ces pratiques, caractéristique*

*d'une conception nouvelle de la propagande, est évidente, mais Matthias Bouchenot rappelle justement qu'il ne faut pas sous-estimer la violence réelle des affrontements survenus, même si celle-ci n'a pas grand-chose à voir avec celle des combats de rue qui ensanglantèrent la brève histoire de la République de Weimar.*

*On est loin, dans les faits rapportés, de la version socialiste d'une « brutalisation » généralisée de la société française, qui serait le prolongement de la Grande Guerre dans la paix retrouvée. Mais cette militarisation, incontestable bien que très circonscrite, d'un parti parlementaire, donne à réfléchir sur la radicalité et l'ampleur des remises en question provoquées par la crise multiforme des années 1930. L'auteur nous fournit d'utiles matériaux en ce sens, dans un travail qui combine une approche classique – indispensable dans le cas présent – de l'historiographie du socialisme français, celle des tendances internes du parti et de leurs luttes, une interrogation sur la sociologie de ces groupes et une problématique plus neuve, celle des représentations et des cultures politiques, intégrant notamment une réflexion sur les générations et le genre. Cette pluralité des angles d'attaque constitue l'une des richesses de l'ouvrage.*

*Au total, le premier travail de ce jeune historien restitue dans une langue limpide une facette largement méconnue du socialisme français. Si toutes les questions*

*posées ne sont pas résolues, des pistes stimulantes ont été ouvertes et il faudra désormais y faire référence. On ne peut donc que se réjouir de la publication de ce livre. Les « réflexions sur la violence », philosophiques ou politiques, qu'il suscitera peut-être chez le lecteur ou la lectrice d'aujourd'hui, pourront s'appuyer sur une connaissance historique solide.*

Frank GEORGI  
Centre d'histoire sociale du xx<sup>e</sup> siècle  
Université Paris-I Panthéon Sorbonne